

LES DÉLITS DU CORPS

ISBN : 978-2-88892-167-7
Copyright © 2012 by Éditions Xenia
C. P. 429, 1951 Sion, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66
skype : xeniabooks

Françoise Rey

Les délits du corps

JOURNAL D'UN EXPERT EN SOUFFRANCES

Xenia

Une heure que je me prends la tête pour trouver la première phrase. J'ai voulu commencer tout simplement par le commencement, et j'ai écrit : « Je m'appelle... » Et là, tout de suite, j'ai bloqué. Avant même de libeller mon nom. Je me suis dit « Quel con ! À quoi ça sert de me présenter, puisque ce texte n'est destiné à personne d'autre qu'à moi ? » Malgré la foule de mes incertitudes, je connais tout de même mon nom. Je connais aussi mon âge, mais si j'écris « Je vais sur mes cinquante-huit ans », c'est moins inutile parce que c'est déjà une tentative d'analyse, ne serait-ce qu'à cause de l'importance de la donnée, du choix de son énonciation. Il faut que je me résolve à ne livrer de moi que ce que je ne suis pas sûr de savoir dominer, gérer, apprécier, ce qui mérite d'être posé noir sur blanc, ce qui peut m'aider à y voir plus clair. Je me lance dans une entreprise de mise au net en même temps que de délestage. Grande innovation dans ma vie de scientifique qui, jusque-là, n'a jamais écrit que des rapports, des constats, des ordonnances. Même les lettres privées, du domaine sentimental ou affectif, je crois que je n'en ai jamais rédigées... Ça va changer à partir d'aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui, je sens le besoin de ce changement.

Je porte plusieurs casquettes. En fait, des tas. Psychiatre, psychologue, neurologue, pour l'essentiel. Mais aussi médecin du travail, du sport, spécialisé en cardio, en gastro, en hémato... Je n'en ai jamais assez, je ne cesserai jamais de m'inscrire à des examens qui me confèrent l'illusoire statut d'éternel étudiant et de m'imposer de continuels challenges épuisants, mais nécessaires. Je ne cesserai jamais et pourtant je viens de me remettre en question à la suite d'événements, non le terme est trop fort, à la suite de faits, dont l'un m'a quelque temps paru déterminant : pour la première fois de

toute ma vie, de toute ma carrière, j'ai été recalé à une session. Le coup m'a estomaqué, puis lentement miné, et j'ai passé en revue toutes les explications plausibles à cet échec : manque de préparation ? J'avais bossé aussi longtemps et aussi dur que d'habitude. De concentration ? Plutôt. De forme ? De potentiel ? Sans doute. Je fatigue. Je vieillis. Je n'apprends plus comme avant. Et surtout je me laisse de plus en plus bouffer par tous les problèmes annexes. Les enfants grandissent, les préoccupations qu'ils m'occasionnent aussi. Ma femme... Ma femme m'aigrit. Tiens ! Je viens de faire un mot, un mot significatif. Parce que je donne également dans la psychanalyse. Elle m'aigrit et ne maigrit pas, loin de là. Sa chair lourde, abondante, obstinément paresseuse est le vivant symbole de notre ratage, un sale truc insidieux qui grossit d'abord doucement, puis s'installe, éclate au regard et semble enfin condamné à l'immobilisme. Je suis résigné depuis longtemps, et pour toujours. Je déteste les combats, les affrontements, les conflits, je fuis, je me mets en boule, comme le hérisson. Elle aussi, mais comme le bouledogue, ou comme le boulet. Boulet, boulot...

Autre fait marquant dans ma prise de conscience récente (et après réflexion, le plus important) : la lettre de G. M. J'avais reçu ce type, il y a quelque temps, il m'était adressé par Nicolas, un vieux camarade de promo qui consulte en gastro à l'hôpital de Mâcon. Nicolas n'avait rien trouvé dans les différents tests et radios de ce patient, venu à lui pour des coliques chroniques, et avait conclu à un stress d'ordre psychologique. Quand le patient a vu son état s'aggraver sous le coup de lumbagos violents et invalidants, Nicolas me l'a adressé, en lui signalant que j'étais médecin du travail et spécialiste des dorsalgies professionnelles.

G. M. est vigneron. Il s'est laissé convaincre de me rencontrer et n'a sans doute pas accordé d'importance à l'énuméré de mes diplômes placardés à l'entrée du service. Il n'a pas vu que j'étais surtout, comme il le dit dans sa lettre, un « docteur de la tête ». Il m'apportait des clichés qui ne suffisaient pas à expliquer ses souffrances. Je l'ai examiné, interrogé. Le plus clairement possible, j'ai fait allusion à de possibles soucis dans sa vie privée. Il a mimé la perplexi-

té, puis, comme la plupart des malades questionnés dans le même sens, a affirmé que tout allait bien, qu'il n'avait aucun tourment particulier hormis celui de sa santé. Son épouse l'accompagnait et n'avait pas l'air aussi convaincu que lui. Mais il ne lui appartenait pas de parler à sa place, non plus qu'à moi d'insister.

Et puis cette lettre. Sa lettre. Une longue, très longue lettre que je n'aurais sans doute pas eu le temps, la patience, l'énergie de lire si elle n'avait commencé par ce paradoxal avertissement : « Cette lettre, vous ne l'aurez jamais ». Ou je l'aurais peut-être lue, mais pas si vite, pas si goulûment, pas comme on lit un policier, avec toute son attention en alerte et l'obsession d'emmagasiner chaque détail d'un puzzle qui nous intrigue et passionne. « Cette lettre, vous ne l'aurez jamais ». Pourquoi l'ai-je donc eue ? Quelqu'un s'en serait-il emparé à l'insu de son auteur pour me l'adresser ? Peu probable. L'auteur lui-même l'a sans doute postée, il a donc changé d'avis à la fin de sa rédaction. Comment ? Par quel biais, quelles étapes est-il arrivé à cette contradiction qu'il n'a pas pris la peine, d'ailleurs, de dissimuler ? Car il aurait pu, au terme de son œuvre, revenir sur le début et, se ravisant, décidant de me l'envoyer, gommer ou corriger tout ce qui fait allusion à l'incognito délibéré de sa confession. S'il ne l'a pas fait, c'est que, se retournant sur le chemin parcouru, il n'a pas voulu le dénaturer, ni en maquiller le point de départ. Sa lettre devait être initialement une longue page de journal personnel, condamnée à la clandestinité. Me montrer que d'abord, je ne servais que de symbole, de prétexte à la confiance, puis que peu à peu, je devenais un vrai public, une véritable écoute a dû lui paraître indispensable à l'aboutissement thérapeutique de sa démarche. Après un long silence cloîtré, la formulation dans l'ombre. Et enfin, la révélation. Et de cette révélation, fût-elle très discrète, chuchotée à l'oreille d'un seul et unique récepteur, a découlé le mieux-être.

D'ailleurs, quand je dis « un seul et unique », je me fourvoie déjà. Puisque très vite, G. M. fait allusion à un pluriel, du moins à un duel : « je devrais dire docteurs, avec un s », et qu'à la fin de sa lettre, il écrit : « Merci, docteurs ».

Et si, après cette dernière étape, la rédemption totale consistait

en une publication ? Ou du moins, en une mise au jour familiale ? Si le cri intime devenait véritable message, lettre ouverte à la société des hommes ? Je sais qu'on a beaucoup glosé sur la discutable nécessité de briser certains silences, de révéler certains secrets... Ce qui me frappe dans la démarche de G. M., ce n'est pas sa soudaine décision de parler. Pas seulement. Car il ne parle pas. Il écrit. Il écrit qu'il ne sait pas écrire, qu'il n'a jamais su, et pourtant sa lettre est une œuvre. Une ode à l'art-thérapie dont la forme seule déjà est éloquente, mais aussi le contenu, puisque, par cette œuvre, il confie et souligne l'importance de l'art dans sa vie, la part magistrale de la musique dans son épanouissement et le dépassement de son désespoir. Tout comme, sans analyse, il évoque les talents de peintre et de sculpteur de son frère.

L'analyse, c'est moi qui la fais. Je ne peux pas m'empêcher. Déformation professionnelle... Je crois que cette lettre est une grande leçon que me donne, involontairement, modestement, le patient G. M. Plus loin que la musique, plus fort que la peinture et la sculpture, l'écriture, je crois, est l'art de la rémission. Car elle implique un travail d'appréhension, de compréhension chez celui qui la reçoit. Un travail de communion, de compassion. La littérature n'éclate pas au regard comme la peinture ou la sculpture, ne s'impose pas à l'oreille comme la musique. Elle va à l'âme et au cœur sans imprimer d'abord les sens, mais passe obligatoirement par l'intelligence. Elle ne connaît pas l'universalité, comme les autres arts qui ignorent les frontières et sont accessibles au public de toute nationalité, de toute culture. Pour lire un texte français, ne serait-ce qu'au premier degré, il faut être Français ou dominer la langue ou avoir recours à une traduction. La littérature est un art plus « initié » que les autres, moins spontané, non seulement pour l'artiste, le créateur, mais surtout pour le lecteur. Le décryptage indispensable tisse, entre l'émetteur et le récepteur, un filet de connivence basique. Passée la première approche, on comprend ou non, on adhère ou non, on aime ou non. Mais s'être appliqué d'abord au simple effort de la compréhension littérale induit souvent une compréhension plus profonde, plus sensible. L'artiste le sait, c'est cette compréhén-

sion qu'il recherche. Et le lecteur, réceptacle d'émotion en même temps que mur d'échos lui est une vivante thérapie, tout en se soignant lui-même à la découverte d'un texte. C'est le cas de G. M. qui a lu un livre décisif. « Quand j'ai refermé le livre, je n'étais plus le même ». Aspect gratifiant de l'art publié, rendu public. Les lecteurs sont autant d'éditeurs, de répercuteurs de cris lancés. Voilà où m'a mené la lettre interdite de G. M., cette lettre que je n'aurais jamais dû avoir et que j'ai eue, que j'ai lue : à l'envie d'écrire à mon tour la souffrance accumulée, démultipliée, la souffrance des gens que j'examine, et ma souffrance à moi qui suis un grand sac trop plein, un absorbeur exagéré, contre nature, détonnant, sans doute, parmi mes confrères. Je sais qu'on se moque de moi, qu'on imite ma grimace, ma gestuelle, quand, le front dans ma main, je me lamente, à propos de telle ou telle affaire jugée — puisque, au nombre de mes casquettes, il y a celle d'expert criminologue auprès du tribunal — « Quelle souffrance ! Quelle souffrance ! »... Je passe pour un Christ illuminé, un fou de compassion, un fanatique de commisération, et je déborde, et j'étouffe... Alors, si, à mon tour, je digérais la misère ? Si je me mettais à élaborer une lente alchimie qui métamorphoserait l'immonde matière première des confidences reçues, des délits expertisés, des crimes disséqués, en littérature ? Si je conférais à mes pauvres malades, dans le secret de mes insomnies, le statut d'écrivain ou de héros ?

Il faut déjà, dans ce cahier, que je consigne la lettre, la fameuse lettre de G. M., pour la sauver de l'oubli d'un tiroir, lui offrir un tremplin, lui insuffler une double vie, lui conférer l'importance d'une citation choisie et la résonance d'un exergue !



La main de mon frère

Docteur,

Cette lettre, vous ne l'aurez jamais. Elle vous semble pourtant destinée mais c'est seulement que j'ai besoin de m'adresser à quelqu'un. Quelqu'un qui entendrait et comprendrait parce qu'il en a déjà tant entendu et, j'espère, tant compris. Un docteur c'est intelligent, c'est savant, ça ne juge pas, ça soigne, ça ne prend pas parti, ça ne s'implique pas, ça reste juste un trait d'union entre la science des hommes et la souffrance des autres hommes. Ses gestes souvent se résument à l'écriture rapide de quelques lignes sur une ordonnance. Après, le pharmacien intervient, et l'assiduité du malade à suivre les consignes. J'ai décidé de simplifier encore, j'ai décidé de dire seulement « docteur » et d'écrire moi-même à la fois le compte-rendu et l'ordonnance de mon propre cas. C'est ambitieux, et c'est modeste. Ambitieux parce que je n'ai jamais été spécialement doué pour la rédaction, et modeste parce que finalement j'ai l'impression que mon problème ne justifie pas l'intervention matérielle d'un spécialiste des misères humaines. Je dis « docteur » et écris « docteur », et j'ai déjà commencé à, peut-être, respirer mieux. Votre seul titre me suffit, la seule idée que je pourrais effectivement me confier à vous, comme vous avez paru m'y encourager, il y a peu. Je dis, j'écris « docteur », mais j'aurais pu dire et écrire « docteurs ». Au pluriel. Vous avez été deux, en fait, à me tendre la secourable perche d'une invitation à la confiance. Ni l'un ni l'autre docteur de la tête. Celui qui, quelques années avant vous, m'a demandé : « Vous n'avez pas de souci particulier, de souci qui pourrait expliquer ces coliques ? » m'a plongé dans le trouble. Il était gastro-entérologue et calait devant mes radios. Quelque temps après, vous avez fait la moue quand je vous ai dit que le métier de vigneron m'avait cassé le dos. Vous aviez aussi des radios entre les mains, des résultats de scanners qui vous faisaient hausser les sourcils et hocher le menton. Vous avez désigné votre crâne d'un index catégorique, vous avez dit : « Le dos, c'est souvent là que ça se tient, quelque part dans votre tête, il y a un ras-le-bol, un "plein le dos". Alors votre corps le dit à votre place, parce que vous ne pouvez pas, ou vous ne savez pas, ou vous

n'osez pas... » J'ai fait l'innocent. Enfin je veux dire, j'ai fait celui qui ne voyait vraiment pas ce qu'on essayait de lui expliquer, qui ne voyait vraiment pas pourquoi il aurait pu en avoir plein le dos. Ce jour-là, pourtant, vous aviez en même temps qu'appuyé sur l'abcès, commencé, un peu, à le faire suppurer. Un peu à le vider. Oh à peine... Mais votre triple formule me cavalait dans l'esprit, « Vous ne pouvez pas, vous ne savez pas, vous n'osez pas... » Vous veniez de résumer toute ma vie, impuissance, ignorance et lâcheté. En remâchant vos mots, une fois de plus, je me suis senti mal, je me suis senti étouffé et déplacé, tout petit, sans épaisseur réelle dans la société des hommes, comme passager clandestin d'une existence que j'avais eu envie, déjà, de désertier plusieurs fois. Étouffé et déplacé, et pourtant, une minuscule bouffée d'air, une pâle espérance de sérénité, venaient, j'en étais sûr, de me soulager presque... Je ne vous avais rien lâché. Mais j'ai écrit plus haut : « J'ai fait l'innocent »... Rien que ça, que cette formule révélatrice, et la prise de conscience qui s'ensuit aujourd'hui : pour faire l'innocent, il faut se croire coupable.

Oui, vous aviez débridé l'abcès.

Le nouveau et sans doute définitif coup de scalpel donné à ma tumeur est la lecture d'un livre, un livre de femme, violent, cru, passionné. J'ai pris les mots de cette femme en plein cœur, en plein ventre et en plein bas-ventre. Une sorte de coup de pied dans les couilles ébahissant, aussi voluptueux que douloureux et dont l'onde de choc m'aurait ébranlé jusqu'aux boyaux de la tête. Je ne suis pas un grand lecteur, mais ce livre-là, on en parlait beaucoup dans le village, et son auteur avait été longtemps notre voisine.

J'ai ouvert la première page avec une simple curiosité de badaud. Quand j'ai refermé le livre, je n'étais plus le même. Les confessions torrides, imaginaires ou non, de l'écrivain, usaient d'un vocabulaire sexuel osé, voire pornographique, et ne boudaient pas les descriptions les plus poussées. Mais le récit demeurait plus qu'intéressant, séduisant. Et la télévision, la radio, les magazines avaient, en saluant l'audace de l'écrivain, conféré à l'ouvrage un prestige intellectuel. Cette femme avait gagné un pari surprenant, réussi l'amalgame de l'interdit et de l'art. Elle avait fait de tabous ordinaires soigneusement violés une sorte d'ode chatoyante à la liberté d'expression.

J'ai gardé en mémoire des phrases entières du livre. J'en ai relu des pages et des pages. J'en ai ruminé les images les plus fortes, les mots les plus choquants, et cette lente et laborieuse digestion m'a peu à peu amené à digérer aussi certains chapitres de mon passé... Je peux dire que c'est en lisant ce livre que l'idée et le courage me sont venus de commencer ma lettre, de tracer l'entête symbolique : « Docteur », de jeter moi aussi mes confessions sur le papier, comme on lance une bouteille à la mer depuis une île de solitude, sans grand espoir d'établir la communication, mais avec la consolation, au moins, de posséder encore assez de langage pour la pouvoir tenter. Comme on fait, aussi, son testament. Qu'après moi on trouve, on lise mon histoire, et j'aurai vécu pour quelque chose, peut-être pour éviter que d'autres, mes petits-enfants et les enfants de mes petits-enfants, ne la vivent à leur tour. Que mon cri résonne après ma disparition et interpelle, comme celui de l'écrivain hardi, qu'il étonne les naïfs, chamboule les tendres, qu'il éclaire les aveugles et édifie les bien-pensants. Voilà, Docteur, le comment, le pourquoi, non, le *pour quoi* de cette lettre. Que, à peine commencée, j'interromps pour respirer, pour écouter mes souvenirs. Hélas, ils me viennent sans grande logique, dans le désordre chronologique le plus absolu, et je ne me sens pas la force de les classer, de les discipliner. De l'un à l'autre se faisant écho, ils me sont un labyrinthe des glaces où les reflets de moi-même se répondent à toute époque, me montrent tantôt petit et tantôt vieux déjà, ici, adolescent, là, presque bébé, et chaque rebondissement m'est une douleur gigogne, née de la précédente, en engendrant une nouvelle qui me donne à réfléchir. Vous comprenez, Docteur ? À réfléchir. Aux deux sens du terme. À penser. Mais aussi à projeter de moi une image, une apparence. À chaque étape de ma vie, j'ai été cette image trompeuse, ce faux reflet de moi inconnu, tapi, recroquevillé dans ses secrets, à l'étroit dans sa vérité. Surface lisse de petit garçon sans histoire, de jeune homme plaisant, d'homme heureux. Mais de l'autre côté du miroir, ce n'est plus le pays des merveilles, c'est tout le contraire.

Par où commencer, donc ? Tiens, je me revois, dans ce pan tout proche du miroir brisé de ma mémoire, je me revois à une assemblée récente de vigneron. Assemblée générale où les dirigeants clament

avec arrogance que tout va bien, que le vin se vend, que la coopérative prospère et que le métier est bien aussi gratifiant que dans le passé. Nous sommes nombreux à regarder par terre, à courber la nuque sous le poids de l'amertume, mais combien, comme moi, se livrent ce cruel combat intérieur, s'exhortant douloureusement au courage, à l'insurrection, combien luttent avec leur timidité, se déchirent dans la tentation de passer à l'acte, et dans l'épouvante d'exploser, combien se haïssent de ne pas pouvoir se lever et crier : « Vous vous foutez de notre gueule ? » Tous semblent accablés, mais résignés dans la paix. Moi, une fois de plus, j'étouffe. Rétréci, étranglé. Je suis un noyé qui cherche l'air au fond d'une vase épaisse. Ma bouche s'ouvre malgré moi et rien, rien n'en sort qu'un souffle muet, ma gorge nouée me fait mal, stérile de sons, asséchée de terreur, mon cœur saute dans ma poitrine comme un animal fou dans sa cage, et je prends mal au ventre. L'angoisse m'est descendue dans les tripes, et j'ai l'impression qu'au lieu du discours bien senti que j'aimerais proférer, c'est un autre flot qui pourrait s'échapper de moi, indigne, ignoble. Mes lèvres se refusent au verbe libérateur et mon corps, si je ne le contrôlais pas avec violence, trouverait une autre issue à ma colère, une autre bouche pour dire ma haine, pour cracher, avec la protestation, le flot infect de mon indigestion. Voilà ce qui enfin m'apparaît clairement aujourd'hui. Ma tête pense et n'ordonne pas. Mon corps est partagé en deux. Jusqu'à la ceinture, le refus.

Gosier claquemuré, poitrine corsetée. En dessous, l'envie torturante de jeter la vérité à la face du monde, la vérité d'aujourd'hui, que la vigne c'est foutu, et que les vigneronns en crèvent, et la vérité d'hier, ce flot de merde qui m'empoisonne à force de barricades. Quand les digues éclateront-elles ? Ce jour-là, je le sais, je n'aurai plus mal au ventre...

J'ai toujours eu mal au ventre, de tout petit. Enfin, avant quatre ans, pour être honnête, je n'ai pas de souvenirs. C'est drôle comme il me semble que je suis né vers quatre ans. Né et mort en même temps. Que l'agonie a commencé avec le mal de ventre. Avec l'horreur. J'ai toujours été serré aussi. Étroit, de partout. À six ans, on m'a opéré d'un phimosis. Souvenir cuisant parmi tant d'autres. La douleur s'est compliquée d'un effroi qui a confiné à la panique, lorsqu'à mon réveil j'ai cru qu'on m'avait

amputé. J'ai crié : « On m'a coupé mon robinet ! » Ma mère a seulement dit non. Elle avait peu de mots pour exprimer sa tendresse. Elle n'en avait pas pour parler de sexe. Personne n'en avait. Ni les termes techniques, ni les autres. La seule appellation schématique de « robinet » a dû me suffire des années. Et encore, comme une serrure sans clef. Aujourd'hui j'ai tendance à voir des clefs partout.

Ce « robinet », ce n'était pas si mal trouvé. Le robinet, c'est l'instrument de la vie, celui par lequel s'écoule l'élément essentiel après l'air. Un robinet, ça s'ouvre et ça se ferme, et ça peut se gripper. Le mien avait été faussé depuis longtemps déjà. Quand j'ai hurlé : « On m'a coupé mon robinet ! », quelque chose en moi n'incriminait pas le chirurgien.

Mon père est resté loin de mon hospitalisation, des soins requis par ma convalescence. Pas le temps. Trop de travail, de responsabilités. L'exploitation avait besoin de lui, de son œil de maître, de ses ordres, de sa présence, de son exemple, dix-huit heures par jour. Les seuls robinets qui existaient pour lui étaient ceux des cuves. Les seules douleurs, celles qu'il avait vues pendant la guerre. Les horreurs rencontrées, les abominations vécues lui avaient fait une armure raide d'indifférence aux petits bobos de la vie. Il ne parlait guère. Il coupait le pain au repas dans un silence respectueux. Il était le patriarche inaccessible, estimé, redouté. Il était l'axe de la famille, le pivot du domaine. On se sentait minuscule dans son ombre, et obligé au silence. Les paroles échangées, c'était pour parler du travail. Fait ou à faire. Travail d'homme bien sûr. Une seule femme à la table, la mère. Efficace et muette. Au bas bout, mon frère et moi, également silencieux. À la droite et à la gauche du père, les trois ouvriers qui faisaient partie de la famille depuis toujours. Depuis avant ma naissance, en tout cas. Un vieux, dont la maigre retraite ne suffisait pas à le faire vivre, et mon père lui confiait des petits boulots à sa portée. Un plus jeune, alcoolique notoire. Ses ribouldingues du dimanche le couchaient dans les fossés, mais ne l'empêchaient pas de reprendre, à l'aube du lundi, le sécateur ou la sulfateuse. Et puis Babé, l'illettré, le simple d'esprit. Il y en avait toujours un dans les villages. Celui de S..., c'était chez nous qu'il vivait. Un pauvre bon bougre, d'après l'opinion publique.

J'ai appris il y a peu ce que c'est qu'un bougre. Les mots, il ne suffit pas de les avoir, il faut les connaître... Babé était bosseur, solide, infatigable, docile. Une bête de somme abrutie de dévouement. Il n'avait rien à lui, il se contentait de son assiette et de sa paille, se serait fait tuer pour mon père. Sa réputation ne mentait pas, il était pauvre, il était bon, il était bougre aussi. Tout le monde le disait et personne ne pouvait savoir à quel point c'était justement dit.

Et moi... moi qui aurais pu témoigner, moi, je n'avais pas les mots. Même sans comprendre ce mot-là, « bougre », j'aurais pu essayer, j'aurais pu, armé de mes malingres moyens, affirmer : « Avec son robinet, il veut toujours entrer dans mes fesses, et il y arrive ». C'est peut-être comme ça que j'en ai parlé, une fois, à ma mère, que j'ai tenté la révélation. Je ne me rappelle pas les termes employés. Seulement le pitoyable effort de la confession, seulement cette boue dans ma bouche, dans ma tête, ces sons étouffés qui n'ont peut-être même pas franchi mes lèvres. Qu'ai-je pu prononcer, qu'ai-je pu articuler, de l'incroyable aveu ? Ma mémoire est une bouillie, le miroir se trouble d'une buée sale, impossible de rien revoir, si ce n'est le visage fermé de ma mère, son silence, son espèce de grimace un peu hautaine. Je n'ai plus jamais pu, plus jamais su, plus jamais osé. La surdité austère qui a reçu mon embryon de confiance me fut un châtement et une menace, une malédiction aussi... Tout le reste de ma vie, les mots importants s'engluèrent dans ma gorge, mort-nés, victimes du traumatisme initial, de ces séquelles inoubliables. J'ai été forcé deux fois. La chair agressive du pauvre bon bougre dans ma chair tendre, et les mots renfoncés dans ma gorge par le masque de tragique neutralité de ma mère.

Ce qu'on a poussé en moi par une extrémité aurait dû jaillir par l'autre. L'abjection qui m'a troué les entrailles devait se laver, se vomir par ma bouche qui voulait appeler au secours ; je n'ai pas pu, je n'ai plus jamais pu dégueuler mon tourment. À présent, c'est le contraire qui se produit, si je dois prendre la parole en public, ça me donne la chiasse.

Nous les gosses, on n'avait pas le droit à la parole de toute façon. Même pour les choses simples, on ne vous écoutait pas, on vous ordonnait : « Tais-toi ! » Le bruit des adultes, quand il y en avait, était le seul

autorisé. La première fois que j'ai senti quelque chose de bizarre se passer, je ne l'ai pas dit, parce que j'aurais été bien embêté pour l'exprimer. C'était confus dans mes sentiments, c'était difficile à formuler. Et puis on m'aurait tout de suite interrompu : «Tais-toi!» On était au cinéma, le film parlait fort, occupait tout le silence, le terrassait. Pas la place d'un soupir, pas l'occasion d'une syllabe, même chuchotée à une oreille compréhensive, et d'ailleurs, quelle oreille ? Babé m'avait pris sur ses genoux parce que j'étais tout petit. Assis à une place normale, je n'aurais pas vu l'écran, et puis c'était la coutume de prendre sur les genoux les enfants qui ne payaient pas leur place.

Moi, ma place, je peux dire que je l'ai payée, que je n'ai jamais cessé de la payer. Les mains du Babé se sont d'abord nouées sur mon estomac. «Et toujours ce nœud à l'estomac ?» m'a demandé votre confrère, le docteur des viscères. Il a ajouté : «Ça, c'est nerveux, c'est de l'angoisse». L'angoisse, c'est un rétrécissement, un étranglement. Ça aussi, comme le mot «bougre», je l'ai appris il y a peu. Mon déballage d'aujourd'hui, je le dois à une fringale, une boulimie de mots qui m'a tenaillé tous ces derniers temps. J'ai lu ; ce livre dont je vous parlais et tant d'autres depuis. J'ai engrangé, j'ai thésaurisé, chaque parole inconnue m'était un régal de plus, une clef de plus. À la fin, plein comme un œuf, j'ai senti venir l'éclosion. Les mots ont craquelé ce que j'ai longtemps cru être une carapace et qui n'était somme toute qu'une coquille. Si j'avais eu plus de vocabulaire et plus de liberté — mais le vocabulaire, c'est la liberté, non ? — elle aurait explosé avant.

Le Babé a donc noué ses mains sur mon estomac, comme pour me boucler une ceinture de sécurité. J'étais bien là-dedans, au chaud ; à l'abri, confortable, pour suivre sur l'écran les aventures de géants violemment bariolés dont le discours, bien sûr, m'échappait. Très vite, je me suis senti moins bien ; la ceinture de sécurité, en se dénouant, m'a bouclé d'une autre façon. Les mains du Babé ont parcouru mes mollets nus — j'étais en culotte courte — mes genoux, mes cuisses, et ses doigts se sont allongés sous l'entrejambe de mon short, jusqu'à toucher mon robinet. Je me suis demandé ce qu'il faisait, et plus exactement, je me le rappelle à présent, je me suis demandé comment s'appelait ce qu'il me faisait. Ce n'étaient pas des guilis. Parce que les guilis, c'est une fête

au cérémonial bien réglé. On accorde quelques minutes au gosse avec lequel on décide de jouer, on projette les phalanges bien clairement dans la lumière, des phalanges qui remuent à l'avance, parce que la menace de la chatouille doit déjà vous crisper, vous épouvanter, vous ravir. Après, on trouve les côtes, le ventre de la victime. On y imprime des mouvements de pattes d'insecte, frénétiques, interminables, et en même temps, on fait des bruits avec sa bouche, des commentaires qui ne sont pas de vraies paroles, des imitations de gratouillis canins, des rires d'ogre, des cris de loup, on fait « crouch, crouch », on dit « guili, guili, guili » et le marmot se tord de rire, supplie d'arrêter et meurt d'envie que ça recommence...

Non, ce n'étaient pas des guilis. C'était muet et clandestin, dans l'ombre de la salle, et les mains du Babé avaient l'air de savoir qu'elles faisaient quelque chose de défendu. J'ai failli lever le doigt, comme à l'école, pour dire « Maîtresse, y en a un qui m'embête ! », mais c'est mon robinet qui s'est levé. Personne ne pouvait le voir, personne ne pouvait entendre sa plainte, et d'ailleurs, je ne savais pas si c'était une plainte qu'il exprimait ou un besoin... Je ne savais plus, soudain, si j'étais mal, ou mieux, ou pas encore assez bien. Je ne savais pas quoi faire, et je n'ai rien fait que me rendre à la passivité facile, dans l'obscurité permissive. C'était comme la nuit, avec un rêve démesuré qui s'agitait en technicolor sur l'écran, et un autre plus intime, délice ou cauchemar, qui remuait dans mon slip. Cette ceinture de sécurité que m'avait illusoirement offerte le Babé, puis qu'il m'avait retirée pour m'exposer aux dangers de mon innocence, c'est moi qui me la suis remise, tout seul, vous comprenez, docteur ? Je l'ai bouclée ! De ce jour et pour longtemps, je l'ai bouclée, et je me suis renoué sur le ventre, sur l'estomac, sur le cœur, une sangle de méchant secret, un corset de chanvre qui brûle encore ma mémoire et écorcherait ma gorge, si je pouvais en parler. Alors, sans force pour le préférer avec ma bouche, ma langue, mes lèvres, sans souffle pour propulser l'air nécessaire qui ferait vibrer mes cordes vocales dans l'impossible aveu, je l'écris, je vous l'écris, je conjure de ma main adulte, de ma main renseignée, ce mal que la main du monstre m'a imposé, ce mal trouble, plein de candide émoi, de peur instinctive et de culpabilité, je choisis dans mon nouveau butin les mots que j'aurais pu, que j'aurais

dû lancer. Dans la vendange mûre, enfin, de ma révolte, de mon ressentiment, de ma liberté, je le déclare et je signerai la déposition : « Le Babé m'a tâté, caressé, peloté, salement paluché, il a fourré ses mains, ses doigts, partout sous mes vêtements, il a branlé ma petite queue étonnée, il m'a infligé le doute, et le regret, et l'angoisse. Ce salaud m'a fait bander le temps du film, et quelque part castré pour le reste de ma vie. Et pendant que ma tige de petit garçon ingénu durcissait à ses doigts de brute lascive, toute la fleur de mon être, le parfum de mon âme se fanaient, mollissaient, se courbaient sous une précoce flétrissure qui entacherait désormais mon futur... » Non, ça, ce sont des mots d'adulte. Des mots d'après. Presque posthumes. Je veux vous l'écrire avec les mots que j'aurais dû avoir petit garçon, que mes parents auraient dû recevoir, je veux briser l'anathème, à présent, avec un simple, balbutiant, modeste et clair langage de gosse, je veux recommencer l'instant enfui, je veux me voir penché vers ma mère et décréter : « Je reste pas sur les genoux du Babé, il met ses mains dans ma culotte et il fait que de me toucher mon robinet! »

Voilà. C'était facile, pourtant. Qu'est-ce qui m'en a empêché? Je l'ai dit tout à l'heure, je crois l'avoir dit, le peu de cas des adultes pour le discours des enfants, pour leur volonté. Et puis la bande son du film, si tonitruante... Non! Ça, c'est ce qu'on croit, ce qu'on s'explique après. Ce qui m'a empêché, c'est que j'y trouvais du plaisir.

C'est dit.

Je suis incapable d'analyser la sorte de plaisir dont il s'agissait. Ce n'était pas qu'un plaisir de la peau, des sens. C'était encore un plaisir de l'esprit et du cœur. Je devenais soudain important pour quelqu'un. Je devenais complice et possesseur d'un secret. Je devenais ce secret lui-même. Je ne me l'expliquais pas ainsi, à l'époque. Je ne me l'expliquais pas du tout. Et surtout, je ne prévoyais pas le lent, funeste poison que le secret répandrait en mon être. Le poison que le secret sécréterait. La formule a l'air de bégayer, comme une ivresse. Babé aussi bégayait, sauf quand il parlait avec les mains. Alors, il usait d'un langage direct et précis.

C'était quelque temps après le cinéma. Il m'a attrapé comme on attrape une mouche au vol. Il m'a couché sur son bras puissant, a défait

les boutons de ma culotte, l'a tirée fort sur mes cuisses avec le slip, à me les déchirer. Il m'a plié, et il m'a pénétré d'un coup.

La mémoire est un mécanisme bizarre. J'ai dû avoir mal et je ne me le rappelle pas. Je ne me rappelle que sa main en bâillon sur ma bouche, une main forte, méchante, impérieuse. Pas la même, assurément, qu'au cinéma.

Au cinéma, la main insidieuse, lente et douce, qui s'était glissée entre mes jambes ne demandait pas le silence, pas, en tout cas, avec l'autorité brutale de celle qu'il plaqua sur mes lèvres les quelques secondes nécessaires à mon viol. L'une comme l'autre, je les ai subies et autorisées par mon consentement, troublé ici, épouvanté plus tard. L'une comme l'autre m'ont blessé, dans ma candeur et ma confiance, dans ma paix de petit garçon qui n'aurait jamais dû cesser d'être heureux. Mais la main qui me bâillonna demeure, dans mon souvenir, bien avant l'autre, l'attentat le plus odieux et le traumatisme le plus tenace. J'en sens encore l'emprise sur ma mâchoire, la pression sur mes dents. Je les sentirai toujours. C'est elle qui m'étouffe encore au moment de prendre la parole, dans une assemblée. Je sais que si j'ouvrais la bouche, que si par miracle j'arrivais à exprimer mes idées, mon désaccord, d'autres plus habiles que moi à la guerre des mots, plus éloquents, plus malins, me mettraient d'une riposte ironique le nez dans ma maladresse, retourneraient mes arguments avec une aisance cruelle, et je me trouverais bête, plus que bête, incapable, et misérable, aussi inculte, aussi abruti que celui qui, avec sa patte brutale sur mon visage de gosse, m'a passé sa maladie, son étroitesse d'intelligence, son hypertrophie de jugement... Quand il m'a percé et envahi, l'ébahissement n'a pas été à la mesure de ce que j'ai ressenti, étouffé par sa main. C'est de cette main sale et calleuse que m'a été inoculé le venin de mes terreurs à venir. Toujours, désormais, je subis le poids, l'étreinte, la violence de cette main qui m'a privé de cri et a confisqué, ensemble, le courage de la rébellion.

Babé m'a violé régulièrement pendant des années. Conditionné comme un ours à qui on n'a plus besoin de brûler les pieds pour le faire danser, je n'avais plus besoin de la brûlure de sa grosse patte sur ma bouche pour me taire. Je me taisais pendant, je me taisais après. Était-ce encore un viol, puisque je ne disais rien, puisque je ne me débattais

pas ? Je ne crois pas que je jouissais non plus. Là encore, le souvenir me manque. Ni douleur, ni plaisir dans ma mémoire pourtant sensible. Quand je pense à ces séances, quelque chose se ratatine et frissonne en moi, qui ressemble, au mieux, à l'agacement affreux qu'on ressent en entendant crisser l'ongle du maître sur le tableau noir, au pire, à de la honte. Je n'aime pas y penser, et j'y pense tout le temps. C'est un abcès que je torture, en espérant qu'à force, il deviendra indifférent. Mais il demeure véhément, ne cesse d'enfler et de lancer, et à présent, le titiller m'est devenu un tic masochiste que je ne peux réfréner. À peine amorcée et désamorcée la pénible tentative de révélation à ma mère, je me suis recroquevillé sur mon tracas et j'ai calfeutré soigneusement toutes les issues par où il pouvait s'évader. Je suis devenu taciturne, mon regard fuyait les autres regards, rampait sur mes chaussures. Je croyais emprisonner la vérité, mais le prisonnier, c'était moi. Je n'avais pas jeté le premier vrai cri d'indignation, de révolte, de souffrance, je n'avais pas demandé justice, je n'avais pas protesté, dénoncé quand il était temps encore, je ne pouvais plus, je ne pourrais plus jamais. On ne m'aurait pas cru, on aimait trop Babé. On l'estimait. On le protégeait et on le remerciait. On rendait grâce à sa fidélité et à son dévouement de plus de vingt ans. Et même si on n'avait pas douté, même si on avait pris ma parole au sérieux, on m'aurait dit : « Mais depuis quand ? Mais pourquoi si longtemps sans rien dire ? » On m'aurait accusé, montré du doigt. On aurait été obligé de me punir et, pire, de punir Babé. J'aurais été celui par qui le scandale arrive, celui qui compromet l'ordre des choses, défie le bel agencement d'une société sans histoire, d'une société organisée qui travaille et s'entraide. J'avais peur du drame, peur qu'on fasse du mal à Babé, qu'on le jette à la rue, et peur aussi qu'on le garde. Peur qu'on n'attache aucune importance à mes dires, comme ma mère, ou qu'on y voie des mensonges, des délires de mioche qui veut se rendre intéressant, qui imagine des sornettes, des choses sales...

Le piège de mon silence s'était refermé sur moi. Dans tous les cas, j'étais coupable. De dire, de ne pas dire. De subir, de souffrir. Par « souffrir » j'entends « tolérer » et « pâtir ». Les deux sont étroitement syno-

nymes quand la tolérance vous est si tragique. J'avais mal de tout, et par-dessus tout, de mon impunité. Heureusement, il y avait l'école.

À l'école, le maître s'exaspérait de mes lenteurs, de mes réticences. J'étais un élève récalcitrant à l'étude, incapable de lire une ligne sans ânonner, incapable de répondre spontanément, clairement, à une question simple. « Mais tu es bouché ! hurlait-il. Vraiment bouché ! » Oui, vraiment bouché. Et je regardais par terre. Alors il cognait. Ça ne me faisait pas avancer dans l'apprentissage, mais ça me soulageait. Je préférais les coups aux paroles dures, aux cris de colère. Ça m'effrayait moins. J'avais l'impression de payer pour ma bêtise, pour mon inaptitude, et après, d'être quitte.

À la maison, mon père secouait une mine résignée, disait : « Tu resteras à la vigne, et c'est vrai que pour la vigne, on n'a pas besoin de sortir de Saint-Cyr, mais enfin, un peu d'instruction, quand même... » Mon frère rigolait, commentait : « Demande à Babé ! Hein, Babé, un peu d'instruction ? » Babé approuvait d'un branle de menton convaincu. Il ne savait ni lire, ni écrire. Mon frère rajoutait : « Un jour, tu seras le Babé de la maison ! »

Mon frère avait trois ans de plus que moi. Il me taquinait beaucoup, parfois méchamment, mais il me protégeait aussi. Je le suivais dès que je pouvais. Il initiait les jeux, décidait pour moi. « On va à l'Azergues ? Grouille ! » Nous descendions vers la rivière, nous jetions des galets à l'eau pour un concours de ricochets. Le caillou que j'ai pris en pleine tête, un jeudi après-midi, je n'ai jamais su s'il était le fruit d'une maladresse ou une stupide plaisanterie, comme il aimait à en faire. Je suis resté sonné un grand moment. « Tu diras rien, hein ? » Il pouvait être tranquille, j'avais l'habitude des coups. J'avais l'habitude de me taire.

Au jardin, nous travaillons comme de petits hommes. Mon frère s'est mis dans l'idée de retourner tout un carré pour épater le père. La pioche vole, fend l'air, éventre le sol avec hargne, ainsi qu'on terrasse un ennemi. Soudain, une douleur fulgurante éclate à mon front, comme la pierre de l'Azergues. Mon frère m'a attrapé le sourcil d'un coup de pioche mal maîtrisé. À un centimètre près, il me la plantait dans l'œil. Je ne vois plus rien, que des éclairs blancs qui zèbrent ma souffrance. Je me tiens le visage à deux mains. « Arrête ton cirque, dit mon frère, je t'ai rien fait, ça saigne

même pas!» Je perçois pourtant, à travers mes doigts un liquide chaud. Je voudrais regarder et ne vois toujours rien. «Hou, l'autre! crie le frangin. Tu vas pas chialer comme une gonzesse!»

Le liquide chaud, c'est des larmes, échappées de moi sous l'effet du choc et de la douleur. À part leur tiédeur mouillée sur mes mains, je ne les sens pas déborder mes yeux, couler sur mes joues. Ce jour-là, j'ai entrevu que mon corps pouvait pleurer à ma place, sans me demander mon avis.

Mon frère est capable de me battre, et il est capable de se battre pour moi. À l'école, il ne tolère pas qu'on me raille, qu'on m'attaque. Il a fait le coup de poing, une ou deux fois, et maintenant, on me laisse tranquille. J'ai la nette conscience que je profite d'un respect usurpé. C'est lui qui en impose. C'est humiliant, mais confortable. Quand on revient à la maison, ça ne l'empêche pas de me filer des bourrades à bousculer un bœuf. Il adore laisser tomber sur mon épaule le large abattis dont une adolescence précoce l'a nanti. Il est plus grand et plus fort que moi. Il en profite. Sous couvert de facéties, il me claque les omoplates à toute volée. Cinquante ans après, je sens encore l'impact de ses coups comme si j'avais longtemps porté un poids trop lourd, un bât, qui m'aurait entamé la peau et déformé l'échine. Voilà une autre main, Docteur, qui m'a façonné aussi après la main du violeur en bâillon sur ma bouche, la main de mon frère abattue sur mon épaule... J'ai protesté quelquefois, il a toujours répondu: «Mais c'est pour rire, crétin!» J'ignore si j'étais censé rire avec lui, j'ignore si j'étais censé jouir avec Babé quand il m'enfilait à la va-vite, se secouait derrière moi. Et j'ignore si tous les deux, Babé, mon frère, se sont interrogés sur le partage de leur plaisir... Je n'ai pas dit assez fort, je n'ai pas dit du tout que leurs jeux ne me procuraient ni volupté, ni amusement. J'ai été leur chose, muette et disponible. Aujourd'hui, je m'en veux d'une rancœur tenace. Quant à mes bourreaux, je leur voue un sentiment différent.

Pour Babé, l'abruti, presque rien. Je sais que j'aurais pu, quand il était temps encore, porter plainte. Je ne l'aurais pas fait. Ça n'aurait servi à rien, il n'aurait rien compris. Aujourd'hui, il vit toujours. Je me demande si, dans sa mémoire peut-être aussi obscure que le reste de son cerveau,

passe quelquefois le fantôme du petit garçon qu'il prenait quand l'envie lui en venait, quand l'occasion se présentait... Si c'est le cas, je ne pense pas qu'il éprouve ni regret, ni remords. Il n'a jamais eu conscience de commettre un crime, ni même de déroger à la morale. Il n'a jamais eu de morale. Il a été un cheval de labour. Il a travaillé la vigne et m'a labouré avec le même acharnement bestial et borné, sans espérance autre que le contentement de ses besoins. De nous deux, c'est lui qui est le plus à plaindre.

Pour mon frère, maintenant, j'ai de la haine.

Quand j'ai eu six ans, deux événements sont advenus. L'un brutal, définitif, l'autre insidieux. Dois-je voir une relation entre les deux ? Peut-être, et je m'en expliquerai. J'avais six ans quand notre petit frère est né et quand mon aîné a commencé à me proposer de drôles de jeux. Nous étions souvent, pour ne pas dire toujours, ensemble, je l'ai signalé. Nous partagions la même chambre, le même lit. Ce que Babé me faisait subir hebdomadairement, mon frère s'est mis, aussi, à y penser. Mais il n'a pas usé de force. Il n'avait pas besoin. Ni pour me toucher, ni pour imposer le secret. J'ai consenti tout de suite, j'ai joué avec lui, je lui ai prêté mon corps, et avec une volupté inattendue, j'ai découvert le sien.

Faut-il accuser le peu de distractions, de jouets, de loisirs que nous avions alors ? Et faut-il fustiger l'inconscience des adultes, leur cécité devant notre complicité soudain plus étroite, notre promiscuité qui leur semblait normale et anodine ? Nous laissant livrés à nous-mêmes dans un tête-à-tête de chaque nuit, étaient-ils si loin d'imaginer nos dérives, si ignorants des tentations de la chair, si confiants en notre innocence, si innocents eux-mêmes ? Étions-nous si monstrueux que notre monstruosité n'ait jamais été pressentie par quiconque ? Nos jeux allaient très loin, ne se bornaient pas au simple touche-pipi expérimenté par la plupart des gosses. Babé avait ouvert en moi une brèche à la fois physique et morale, j'étais désormais béant, accessible corps et âme à l'invasion. Mon frère ne commit guère d'effraction en empruntant la voie qu'un autre avait forcée. Je me rendis vite et facilement à sa requête, sans en être spécialement choqué, et étrangement, sans m'en sentir coupable. Sa pénétration m'était agréable, je me souviens de l'érotisme puissant de

nos pratiques, alors que je ne peux me souvenir précisément des douleurs — ou des plaisirs — que m'infligeait Babé. Je sais seulement qu'il m'obligeait, alors que mon frère, lui, m'incitait. Il m'incitait aussi, d'ailleurs, à la réciprocité des caresses et à l'alternance des rôles. C'est ainsi que j'éprouvai avec lui des sensations jamais connues ailleurs. Il m'offrit pendant quelque trois ans l'étroitesse chaude et passionnante de son accueil qui, toujours, me comblait d'une ivresse fulgurante devenue très vite nécessaire.

Nous formions une sorte de couple, et notre union avait sans doute été autorisée par la peur du petit inconnu, du petit intrus qui venait d'arriver à la maison. Nous faisons bloc contre lui. Mais nous aurions pu tout aussi bien nous liguer d'autre manière. Celle-ci, funeste à nos futurs, à nos relations, contraire aux lois de la fraternité, c'était Babé qui nous l'avait soufflée. Car je suis persuadé, sans en avoir jamais parlé avec mon frère, qu'il avait été aussi, avant moi, en butte aux exigences de la brute. Peut-être même l'était-il encore, tout comme moi, quand nos jeux ont débuté, et tout le temps qu'ils durèrent.

Pourquoi, aujourd'hui, cette haine pour mon frère ? Les raisons me viennent par brassées, mais toutes procèdent du même constat : il n'a jamais cessé de me trahir. Trahisons multiples, en chaîne, chacune en engendrant une nouvelle, jusqu'à la dernière en date, énorme, qui a achevé de pourrir nos rapports et d'anéantir ce qu'il pouvait rester entre nous de tendresse. Il y avait des années que le projet mûrissait en moi : acheter la belle maison des M., de l'autre côté du chemin qui partage notre hameau. Les M. avaient toujours été nos voisins, ils étaient morts, à présent, et leurs héritiers voulaient vendre la demeure. Nous nous sommes mis d'accord sur un prix, intéressant pour les deux parties. Mon frangin, depuis son fief, s'est scandalisé de mon offre qu'il jugeait trop modeste, a chapitré les vendeurs, a surenchéri. Pour finalement ne pas acheter. Mais les héritiers, rendus gourmands par sa proposition, ne sont pas revenus au prix initial et ne m'ont même pas proposé une nouvelle transaction. Ils ont trouvé acquéreur ailleurs, et l'affaire m'est passée sous le nez.

J'ai été malade de cette ultime attaque fraternelle, de cette ultime

intrusion dans ma vie et la gestion de mes projets. Malade et, en même temps, j'ai commencé, en ruminant ça et le reste, à évacuer. Comme une nausée qui vous torture, vous plie et vous vide. Ça tord, mais ça soulage. On renvoie d'abord ce qui a été absorbé en dernier, et puis les haut-le-cœur remontent le fil du temps, s'attaquent méthodiquement aux couches de plus en plus profondes de tout ce qu'on a avalé et qui s'est entassé, là, à vous plomber les tripes.

L'écoeurement insupportable ressenti à devoir renoncer à la maison des M. et, partant, à une espérance de longue date, la ruine de cette espérance ont appelé en moi un autre flux de bile, un ressac amer et, travaillé d'un plus ancien ressentiment, je me suis mis à ressasser l'histoire de la propriété Bataille : ç'avait été, cinq ans auparavant, une répétition générale du dernier acte qui venait de se jouer pour la maison des M.

La propriété Bataille allait se vendre, parce que le père Bataille était trop vieux pour le travail et l'exploitation de la vigne. Il n'avait pas d'enfant, il m'aimait bien. J'étais son métayer et, depuis longtemps, il était décidé que je prendrais sa suite, que je rachèterais son domaine. Mais mon frère est intervenu, a sapé la confiance du père Bataille, a prétendu savoir que j'hésitais, que l'affaire ne me tentait plus, la preuve en était que je ne revenais pas souvent à la charge, que le prix que j'offrais était d'un ridicule à décourager volontairement le vendeur et que, de toute façon, je montrais peu de goût et d'assiduité pour la viticulture. Bataille s'est étonné, mais s'est laissé convaincre. Blessé dans son espoir de voir, après lui, prospérer son bien, blessé dans sa consolation de le remettre en des mains dignes d'estime, il a accepté l'offre de mon frère, sans m'en parler. Je n'ai jamais été très combatif, mais quand j'ai appris leur accord, j'ai pris conseil auprès d'un avoué qui m'a confirmé que je jouissais d'un droit de préemption et soufflé d'envoyer au vendeur et au prétendant à l'achat une lettre recommandée pour affirmer mon désir d'acheter. Grosse affaire ! Bataille a déboulé chez moi à l'envers. Il n'y comprenait plus rien. Il était embêté. Plus qu'embêté, déchiré. Finalement, j'ai abdiqué mes prétentions sur la maison, puisque mon frère y tenait tellement et puisque Bataille la lui avait promise. Et je me suis contenté d'acheter les vignes. Mais, sans l'habitation, l'acquisition était beaucoup moins

séduisante et même grevée d'une nuisance dont je n'avais pas prévu le poids, car la maison que je regrettais tant m'était un obstacle quotidien à contourner pour l'entretien des rangs. On pouvait dire que mon frère s'était mêlé de mes affaires, il y occupait une place terriblement symbolique, en plein milieu de ma nouvelle propriété, tristement incomplète. L'imposante bâtisse se campait là, comme un affront narquois à mon manque de pugnacité, de débrouillardise.

Manque de pugnacité, de débrouillardise. Manque de dynamisme, de lumières, d'autorité... Nouvelle couche fangeuse dans la boue de mes rancœurs, nouvelle strate dans ma plongée au visqueux des trahisons fraternelles. Il était devenu arrogant, méprisant. Il me jugeait. Il se permettait des réflexions et des avis sur tout ce qui me concernait. Il avait jadis apprécié ma femme, son tempérament rieur et remuant, ses qualités de cuisinière, d'épouse, de mère... Depuis qu'il s'était marié aussi, lui, l'aîné de notre fratrie, mais le dernier casé, il ne nous aimait plus. Il ne m'aimait plus. Il nous considérait de haut, moi et ma famille avec, il crânait parce que sa donzelle avait des visées intellectuelles et artistiques, parce qu'elle avait des idées sur tout, de la moralité, des principes stricts, et croyait nécessaire, pour imposer le respect, de faire tout le temps la gueule. Alors il boudait aussi par solidarité conjugale, par contagion, les plaisirs simples de la table, du vin, de la bonne compagnie. Il trahissait nos complicités de bringue, notre gaîté de compères, il trahissait le lien profond, tacitement tendre qui s'était noué entre nous, dans notre enfance perturbée d'un secret sale. Il ne sortait plus avec moi, ne travaillait plus avec moi, ne mangeait plus avec moi. En fait, il était, à présent, toujours avec notre cadet.

Cette trahison-là, à l'origine de toutes celles que je viens d'évoquer, j'en souffrais depuis encore plus longtemps. Bien avant son mariage, et bien avant sa rencontre avec l'austère créature qui allait définitivement le couper de moi, il avait déjà marqué un recul personnel, délibéré. Le petit frère avait grandi, la différence des âges se comblait et, quoique plus vieux que lui de presque dix ans, notre aîné s'en faisait peu à peu un compagnon indissociable, un *alter ego*. J'ai vu, en l'espace de quelques saisons, leur entente prendre forme, dépasser l'entraide et, de conni-

vence, devenir cohésion. Au détriment de mon statut à moi qui me suis senti de plus en plus isolé, de plus en plus rejeté. Cette nouvelle donne dans la géométrie de notre fratrie me semblait défier la logique et trahir les promesses de notre enfance. Nous avons été longtemps deux, unis contre l'arrivant, ce bébé envahissant, ce marmot trébuchant. Nous considérions ensemble et de haut ses jeux bêtes, ses naïvetés ; sa jeunesse nous donnait l'illusion d'un recul, d'une maturité qui ne nous comblait d'aucun autre privilège que cette impression d'avoir déjà beaucoup cheminé et de le laisser loin derrière, sur la route de la vie. Mais le Petit Poucet, c'est souvent le plus débrouillard... Un jour, très vite en fait, il prit de la place. Puis sa place. Puis, toute la place. Le duo que je formais encore avec mon aîné eût pu devenir un trio. Ce ne fut pas le cas. J'en tiens celui-ci pour responsable, car, en se rapprochant du petit, il s'éloigna volontairement de moi, refusant la perspective d'un triangle fraternel où chaque sommet eût pu avoir un rôle égal et nécessaire. Le triangle n'exista jamais. Je n'avais pas l'envergure d'un sommet, je n'étais qu'un point rattaché à mon frère par la ligne tortueuse de nos errements passés. Il me gomma de ses préoccupations, de sa considération, de son existence le jour où il trouva en notre cadet un autre point à relier. Il tendit entre eux la corde vibrante d'un nouvel accord, et je me sentis renvoyé à la misère d'une solitude d'autant plus insupportable que nul ne la pouvait soupçonner. En me rejetant pour préférer l'autre, mon frère me condamnait à la prison d'un secret désormais sans partage. Je sentis qu'il avait été pour moi « l'inferral époux » dont parlait le poète à cette évidence que sa désertion me parut un divorce.

Est-ce de ce divorce que naquit ma rancune ? Est-ce là la forfaiture première, celle qui engendra les suivantes et commença de m'inspirer ma haine d'aujourd'hui ? Non, je crois qu'il y eut, avant cela encore, des défections et des tromperies. Je crois, par exemple, que le jour où mon frère cessa les jeux qu'il avait initiés avec moi, ce jour-là me fut cruel. J'ai mis du temps à le réaliser, et il m'en coûta de l'admettre. Pourtant il suffit de creuser à peine, d'analyser un peu mon désarroi de cette époque, pour s'apercevoir que le préjudice ressenti n'a rien de méprisable, ne procède d'aucun regret matériel. Pendant trois ans, j'ai partagé avec

mon frère une intimité contre nature, et j'ai joui de nos caresses. Mais le vrai bonheur de ces instants-là ne résidait pas dans la satisfaction sensuelle de nos appétits. Le bonheur, c'était être deux et partager un double secret : le plus immédiat, celui de nos attouchements, de nos rapports jamais commentés, jamais oralement organisés, orchestrés dans le silence et le noir, comme nous aurions rêvé à deux, siamois oniriques, soudés par le sexe de l'un dans le ventre de l'autre, soudés par un désir obscur, une jouissance clandestine et cette candeur qui ne redoutait ni le flagrant délit, ni le châtement et ne pâtissait d'aucun remords.

L'autre secret encore plus muet, c'était Babé. Ce qu'il m'avait fait, ce qu'il me faisait encore. Ce qu'il avait fait aussi, c'était flagrant, à mon frère. Nous n'en avons jamais parlé et il nous réunissait comme nos origines communes, nos liens génétiques, nos parents. Toute une combinaison de circonstances et de rencontres avait fait que nous avions vu le jour et que nous vivions sous le même toit. Nos parents s'étaient aimés, et nous étions frères, notre fraternité découlait de leurs étreintes. Babé nous avait violés et nous étions amants ; nous devions à sa violente initiation cette part d'ombre intense de notre duo et ce ciment spécial. Nous n'évoquions jamais son rôle entre nous, comme nous n'évoquions jamais la sexualité de nos parents. C'était indiscutable et indicible, c'était dans l'ordre des choses fondamentales et sacrées, et plus que sacrées, taboues.

Quand mon frère a interrompu notre liaison charnelle, c'est comme si, soudain, il n'avait plus été mon frère. Mon frère de sang et mon frère de peine. Mon frère de secret. Je me suis retrouvé seul avec le fardeau des secrets, lui semblait s'être allégé, détaché, tourné vers autre chose. Les filles lui faisaient de l'œil et sa puberté n'y résistait pas. Ce n'est pas son corps qui m'a manqué, c'est la moitié de notre tout. Comme si le siamois m'avait abandonné et, en partant, avait déchiré la partie sensible qui nous attachait. Il aurait dû avoir aussi mal que moi, même si la séparation était nécessaire et fatale. Il n'a pas eu l'air de souffrir, pas eu l'air de regretter. Il n'avait jamais l'air de rien.

Ou plutôt si, il avait des airs. Il ne manquait pas d'air. Il avait l'air de ne pas manquer d'air. Et c'est là, là vraiment, la première grande authentique imposture.

Il était plus grand, plus âgé que moi. Indéniable. Il était plus fort. Du moins je le croyais. J'entends par « plus fort » toutes les acceptions du terme. Vigoureux et trempé, costaud de corps et d'esprit. À rire de tout. À balancer des vanes et des gnons qui étaient encore des vanes. Je l'ai dit, il me claquait le dos à la volée et s'amusait de ma secousse, de ma plainte, de mon aigreur. Je rouspétais, mais respectais en même temps cette violence rigolarde qui en imposait. Battu, je me sentais protégé. Sous son bras, son poing, les coups m'étaient une parade contre tous les autres coups. Il se faisait mon agresseur autorisé, mon bourreau bienveillant, mon défenseur sadique. Chaque taloche sur mon épaule a enfoncé le clou de cette évidence : il était puissant et j'étais faible. Il dominait, il rossait, je subissais. Les coups tombaient de haut, façonnaient la glaise de ma passivité, de ma disponibilité. Et, pour saluer mes maigres protestations, toujours ces rires à pleine gorge. Bagarreux et grande gueule... Alors, aujourd'hui, je me le demande : ça lui a servi à quoi ? Quand le Babé l'a chopé et l'a enfilé, s'est-il débattu, a-t-il rué, mouliné des poings comme il pouvait le faire dans la cour de récré pour imposer sa loi ? A-t-il braillé, de ces éclats tonitruants qui étouffaient jusqu'aux vellétés de riposte ?

Et par la suite, que n'a-t-il explosé, à la table familiale, à la veillée, que n'a-t-il lâché l'histoire, avec sa gouaille, son assurance, ses formules méprisantes, ses raccourcis expéditifs ? Il n'a pas pu, lui non plus. Pas voulu. Pas osé. Pas su. Pas plus dégourdi que moi, finalement, pas plus malin, pas plus fortiche. Voilà l'imposture, la trahison suprême : m'avoir fait endosser pendant des années ce vêtement d'incapable, de victime gnanngnan, s'être fait péter la gueule de ses talents, de ses choix, de ses mérites et de ses droits quand il a subi, comme moi, subi, supporté, souffert. Quel orgueil imbécile, quelle vanité, et moi qui l'admirais, qui le croyais, qui le suivais !... Moi qui ai consenti aux étreintes de l'ombre, au boulet de la faute. Moi qui, parce que c'était lui, n'y voyais même pas scandale, moi qui me taisais par complicité tendre, quand lui, le gueularde, le rieur, la bouclait par veulerie et se consolait avec moi, sur moi, en moi, des sévices de la brute dont il n'avait été capable ni de se protéger, ni de me sauver. Traître qui singeait la désinvolture, faux protecteur qui

me laissa à mon tortionnaire et rajouta à ma blessure, avec son mépris, un venin qui faillit me tuer. Faux héros, faux brave, faux dur, faux frère.

On faisait de la musique. Ensemble. Pour grossir la clique du village, pour animer les fêtes de l'école. J'y ai trouvé un exutoire et une consolation. Le maître de classe me rabrouait, désespéré de m'apprendre quoi que ce soit, me molestait. Le chef de la fanfare, lui, était plutôt content. Moi, j'avais trouvé un compromis entre le silence qui étouffe et le mot qui se refuse. Je posais ma bouche sur la trompette et il en sortait des sons, transcendés par l'instrument. Jamais mon souffle hésitant, mes soupirs tremblants n'avaient franchi mes lèvres avec autant de bonheur. De bonheur et de liberté. Je pouvais enfin m'exprimer sans rien dire. Je pouvais me plaindre, me révolter, me confier, sans compromettre quoi que ce soit. Le dilemme qui m'avait toujours crucifié, me taire et consentir ou parler et trahir, se voyait anéanti. Je posais ma bouche sur l'instrument, je criais à la terre et au ciel ce qui me gonflait le cœur, me tordait le ventre, et personne n'entendait rien, que les notes docilement recrachées. Une confession publique et clandestine, une clameur incognito où la trompette s'égosillait pour moi, devenait l'ambassadrice de ma tragédie, la porte-parole de mon désespoir.

Mon frère ressentait-il le même élan, la même ivresse à livrer son âme dans les accords de nos prestations ? Je l'ignore. Je sais seulement qu'il ne semblait pas accuser, comme moi, l'immense trac qui me saisissait quand nous devions jouer en public. Mon cœur devenait fou d'angoisse et l'épouvante me plaquait sur la bouche la main du souvenir, la sale main rêche dont, une fois pour toutes, un ogre ignare avait étouffé ma voix et salopé mon enfance. Il me fallait chaque fois un courage suicidaire pour emboucher mon instrument et en tirer les premiers sons. Après, je me laissais emporter par le flot, et la musique me guérissait, le temps du concert. Mon frère, lui, était dans son élément. Il jouait à l'aise, et même en faisant de l'esbroufe. La fanfare était un écrin de plus à ses faux-semblants. Il avait toujours fanfaronné.

C'est vrai, pourtant, qu'il était artiste. Ça ne s'est pas vu tout de suite.